

faire naître des illusions sur la grammaire de l'époque. Enfin, nous n'avons admis de simplification qu'autant qu'il en résultait pour la clarté et l'intelligibilité du texte un réel bénéfice.

De même pour l'accentuation, nous nous sommes borné à ce qui facilite sensiblement la lecture; nous avons mis un accent sur l'*e* des finales pour distinguer celles qui sont muettes de celles qui ne le sont pas, ainsi que sur l'*e* joint à une autre voyelle et formant une syllabe distincte, par exemple : *râleré*, *piéton*, *déifiqué*, *obéissance*, *théologie*, *céans*, pour qu'on ne lise pas comme *ptigeon*, *férent*, *asseoir*, *mangeant*, etc.; à moins que les deux syllabes ne soient distinguées par une consonne complémentaire. Par suite encore, lorsque Jean Bouchet, usant d'une de ces licences qui lui sont familières, fait, dans un vers de son épître à Rabelais, le mot *théologie* de trois syllabes (page 608, vers 25), il nous suffit de supprimer l'accent pour marquer l'intention du versificateur.

Nous avons ponctué de notre mieux; nous avons même employé les tirets dans les dialogues. Nous avons enfin tâché de donner un texte facile à lire, tout en conservant à la langue rabelaisienne sa physionomie exacte, et sans fausser le type ordinaire de la langue française au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

L. M.

## VIE DE RABELAIS

Rabelais résume en lui tout le moyen âge sensuel, facétieux, satirique et railleur. Cette ère féconde, d'où le monde moderne est sorti, a dit son dernier mot pour ainsi dire, en deux livres qui ne se peuvent comparer. L'un, *la Consolation intérieure*, ou *l'Imitation*, la source intarissable des ravissements mystiques; l'autre, le roman rabelaisien, qui nous ramène à la vie matérielle avec une joyeuse violence. Ce sont les deux pôles. L'humanité s'étend entre les deux. Si le moyen âge n'avait produit qu'un de ces livres, il n'eût laissé de lui-même qu'une expression incomplète. Le xv<sup>e</sup> siècle, la guerre de Cent ans, les tristesses du grand schisme, font éclore le premier, fleur d'une époque désolée, née au fond d'un cloître inconnu. Le xvii<sup>e</sup> siècle, temps prospère, où la terre, disent les historiens économistes, rapportait presque autant que de nos jours, où le progrès de la richesse est sensible, où tous les arts brillent du plus vif éclat; la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle enfante l'autre ouvrage. Ce chef-d'œuvre de puissante raillerie, où une si grande élévation de sentiment et de pensée se mêle parfois à une brutalité extraordinaire, où la bouffonnerie et la sagesse sont si étrangement associées, a pour auteur un fils de la plantureuse Touraine, moine et médecin, docteur universel, capable de soutenir, comme Pic de la Mirandole, une thèse *de omni scibili*, dont la physionomie, à la fois grave et riante, ne se dérobe plus tout à fait aux pinceaux qui la veulent saisir. C'est la vie de ce maître moqueur (les contemporains faisaient dériver le nom de Rabelais de deux mots arabes qui ont ce sens) que nous allons essayer d'esquisser, non avec notre imagination, comme l'ont fait la plupart des biographes, mais en nous attachant à tout ce qu'on sait de positif sur son existence, sur ses travaux et sur sa personne.

### I

Quoiqu'on ait recueilli sur la vie de Rabelais un assez grand nombre de renseignements, on ne fait encore que l'entrevoir, pour ainsi dire. L'incertitude commence à la date de sa naissance, qu'on fixait ordinairement en 1483, mais qui semble ne devoir pas être reculée aussi loin. Le dernier biographe de Rabelais, M. Rathery, rapproche cette date de l'année 1495, abrégant ainsi d'une douzaine d'années l'existence de l'auteur du *Gargantua* et du *Pantagruel*, afin de mettre son âge d'accord avec l'âge de ceux qui ont toujours passé pour ses con-



temporaires. Guy Patin, au XVII<sup>e</sup> siècle, la plaçait en 1490, et mérite, à notre sens, d'être suivi. Il n'y a rien d'in vraisemblable, en effet, à ce que Rabelais, qui commença, comme nous allons le voir, par passer plus de quinze ans dans un cloître, se soit trouvé un peu attardé dans la suite de sa carrière.

Rabelais naquit à Chinon, voilà qui est certain. Il signe lui-même *Rabelesus Chinonensis*. Son père était-il aubergiste à l'enseigne de la *Lamproie*, comme disent les uns, ou apothicaire, comme le prétendent les autres? Ici l'incertitude recommence. L'historien De Thou parle de la maison où Rabelais était né à Chinon, et qui, de son temps, était devenue un cabaret. Puisqu'elle l'était devenue, et que De Thou le fait remarquer comme une circonstance singulière, il faut en conclure qu'elle n'avait pas cette destination auparavant. Il semble prouvé que le père de Rabelais possédait, aux environs de la ville, un clos renommé pour le bon vin qu'il produisait, le clos de la Devinière, que Rabelais a célébré dans ses écrits. Rabelais était né dans la petite bourgeoisie. Il était le plus jeune de plusieurs frères, si l'on en croit la tradition. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique. Ils le mirent en pension, d'abord, à l'abbaye de Seuil, Seuil ou Sevillé, voisine du clos de la Devinière. De là, il fut envoyé au couvent de la Baumette ou Basmette, près d'Angers, où il fut novice. Ce sont là, du moins, les conjectures les plus plausibles sur la jeunesse de François Rabelais. C'est à la Baumette qu'il aurait connu les frères du Bellay, Angevins, et Geoffroy d'Estissac, fils du baron Jean d'Estissac en Anais, ses futurs protecteurs.

Il passa de l'abbaye de la Baumette au couvent des frères mineurs ou cordeliers de Fontenay-le-Comte, dans le bas Poitou. C'était vers 1509. Il avait à peu près vingt ans. Il y acheva son noviciat et passa graduellement par tous les degrés du sacerdoce, jusqu'à la prêtrise, qu'il reçut vers 1519 ou 1520. En 1519, un document authentique atteste la présence de Rabelais au couvent de Fontenay-le-Comte : un acte d'achat par les cordeliers de la moitié d'une auberge, à Fontenay, à la date du 5 avril 1519, porte la signature de Rabelais et d'une douzaine d'autres moines, ce qui semble témoigner aussi que frère François était un des notables du couvent.

L'année précédente, Geoffroy d'Estissac, âgé seulement de vingt-trois ans, avait été promu au siège épiscopal de Maillezais, tout voisin de Fontenay-le-Comte.

Il s'était formé dans ce couvent un petit noyau d'érudits qui n'était pas sans importance, si nous en jugeons par les relations qu'ils se créèrent. Il se composait de Pierre Amy ou Lamy, de Rabelais, et d'un autre moine qu'on nommait en grec *φίλετος*, mais dont nous ne savons pas le nom français. Ils étudiaient passionnément l'antiquité grecque et latine. Rabelais paraît avoir été affamé de savoir. Il n'acquiesça pas seulement une connaissance approfondie des langues anciennes, et particulièrement du grec; il acquiesça en outre des connaissances astronomiques<sup>1</sup>; il apprit le droit (*juris studiosus fuit*), comme Budée le constate dans une des lettres dont il sera question tout à l'heure; il se pourvut enfin de cette science encyclopédique ou encyclopédique à laquelle prétendaient les savants de la Renaissance. Il paraît avoir été surtout philologue (ce mot était déjà en

1. Salmon Macrin, dans une ode qu'il adressait plus tard à Rabelais (1537), disait :

....Et tibi  
Sudore multo parta mathemata,  
Quid luna, quid stellæ minentur,  
Quid rapidi facies planetæ.

usage). Il n'est pas nécessaire d'en avoir d'autre preuve que la variété des idiomes et des dialectes qu'il fit concourir à la formation de la langue tout à part dans laquelle il écrivit le *Gargantua* et le *Pantagruel*. Les éléments incroyablement multiples de cette langue avaient certainement été recueillis dès la jeunesse de l'écrivain.

Les doctes moines de Fontenay avaient pour complices et pour appuis, dans leurs travaux, divers personnages notables de la ville, entre autres Jean Brisson, avocat, et André Tiraqueau, juge, puis lieutenant au bailliage. Ils faisaient cause commune avec Geoffroy d'Estissac et les savants que ce jeune évêque se plaisait à réunir autour de lui. Ils lui procuraient des livres. C'est ainsi que M. B. Fillon, dans ses *Lettres écrites de la Vendée*, a reproduit une quittance d'un des voyageurs en librairie de Henri Estienne, O. Ferrare, qui déclare avoir reçu, par les mains de frère Pierre Lamy, la somme de sept écus au soleil « à cause des livres vendus ce jourd'hui à Mons l'évesque de Malezois, c'est assavoir la *Chronique* (de Nuremberg), *Aristoteles*, *Querela Pacis* (d'Érasme), *Homerus*, *Cicero*, *Carrara*, *la Voie celeste*, et le *Triumphe de Mantuene*. Faict à Fontenay-le-Comte, ce dernier jour de juing mil cinq cent dix et neuf ».

Pierre Amy, qui avait l'avance sur Rabelais à leur début dans la vie, s'était mis en relation avec Guillaume Budée, personnage des plus considérables du temps par son savoir, par sa fortune et par son crédit. Il fit connaître Rabelais au célèbre helléniste. Quand Budée écrivait à Pierre Amy, il avait soin d'ajouter un mot de recommandation à l'intention de Rabelais : « Saluez de ma part votre frère en religion et en science Rabelais. » Ou encore : « Adieu, et saluez quatre fois en mon nom le gentil et savant Rabelais, ou de vive voix s'il est près de vous, ou par missive s'il est absent ». Ces saluts qui lui étaient adressés par voie indirecte ne contentaient pas Rabelais, qui désirait vivement recevoir à son tour quelque-une de ces lettres qui étaient alors recherchées avec ardeur. Il fit si bien qu'il obtint ce qu'il souhaitait. Deux lettres de Budée, l'une presque entièrement grecque, l'autre latine et grecque, lui sont adressées personnellement. Elles sont très-importantes pour sa biographie.

L'une, la lettre mêlée de latin et de grec, dont la date peut se placer aux années 1521 ou 1522, nous montre les moyens ingénieux employés par Rabelais pour soutirer (*elicere*) quelques pages au savant renommé. Nous voyons, par la réponse de Budée, que Rabelais lui avait écrit une lettre « remarquable par une singulière connaissance des deux langues ». Dans cette lettre, Rabelais jetait je ne sais quel soupçon sinistre sur son confrère dans l'ordre de Saint-François (Pierre Amy); il accusait cet ami de l'avoir trompé, lui, homme simple et ingénu, en lui faisant espérer de Budée ce qu'il n'avait pas le droit d'en attendre, et ce qu'il n'a pu, en effet, obtenir, car ledit Budée laisse dédaigneusement sans réponse toutes les lettres qu'il lui écrit. Aussi se propose-t-il d'intenter à son compagnon une action de *Dolo malo*. Budée reproduit toutes ces plaintes badines, puis y répond sur le même ton, un peu prolixement et lourdement. Budée n'a pas la plaisanterie légère. Il lui reproche d'avoir manqué à la charité en se méfiant de son compagnon. « Où est donc cette charité fraternelle; lien des monastères, soutien des ordres religieux, ciment des communautés, que dans vos déclamations vous déclariez à l'envi presque divine<sup>1</sup>? » Rabelais n'a-t-il pas craint d'ex-

1. « Ubi igitur illa vestra charitas sodalitia, vinculum cœnobiorum, columen religionis, glutinum unanimittatis, quam alternis prope verbis pro numine colendam in concionibus declamatis? »



poser la vie et la réputation de son frère par cette poursuite rigoureuse, si lui Budée, tout humain et débonnaire qu'il est, eût continué de ne pas céder à ses exigences ?

Il aborde ensuite le point de droit, et pose la question de savoir si, dans la circonstance, Rabelais, « qui est un jurisconsulte », a bien choisi son action *Doli mali*. Il prouve que l'édit du Préteur n'accorde cette grave action que subsidiairement, et que Rabelais eût dû agir d'abord en vertu de la stipulation, *ex stipulatu*. Lui-même Budée devra être mis en cause, lui seul devra soutenir le poids du procès, et Pierre Amy ne pourra être qu'appelé au jugement. « Vous vous étonnez, jeune homme qui ne doutez de rien, que je n'aie pas répondu aussitôt à l'appel fait par vous, et vous prenez feu, vous disant méprisé de moi. Mais ne fallait-il pas vous assurer préalablement que ce grief était fondé, savoir si une maladie ou des occupations multipliées ne m'avaient pas empêché de vous écrire ? etc. »

Après avoir poursuivi de la sorte pendant deux grandes pages, d'abord en latin, puis en grec, Budée ajoute : « Jusqu'ici, croyez bien que j'ai badiné et que j'ai voulu lutter avec tout ce que vous m'avez écrit en plaisantant (comme je le pense), dans le but de m'extorquer une lettre ». Il s'excuse ensuite de n'avoir plus pour sa correspondance littéraire autant de loisir qu'autrefois, et termine par ces mots : « Et saluez Pierre Amy, votre ami non moins que le mien ».

Un des épisodes du séjour de Rabelais et de Pierre Amy au couvent de Fontenay offre un intérêt particulier ; il montre dans leur vrai jour les relations des moines avec leurs amis du dehors.

André Tiraqueau avait fait connaître à Pierre Amy, et conséquemment à Rabelais, le président de Saintes, Aymery Bouchard. Pierre Amy allait parfois passer quelques jours chez le président, d'où il écrivait à Tiraqueau, pour lui exprimer le regret d'être éloigné de lui, Tiraqueau, et de leur cher Rabelais « le plus érudit de nos frères franciscains ». Il se félicite cependant de trouver dans Aymery un autre Tiraqueau, tant ces magistrats se ressemblent par la science et par le caractère ; et il espère que Rabelais, diligent à remplir les devoirs de l'amitié, leur tiendra compagnie par des lettres, soit latines, dont la composition lui est familière, soit grecques, dans lesquelles il s'essaye depuis quelque temps. Il aspire enfin au moment heureux où ils pourront reprendre leurs séances sous le bosquet de lauriers et leurs promenades dans les allées du petit jardin. Tout respire, comme on voit, dans ces relations des moines et des magistrats, la bonhomie et la simplicité.

Une polémique s'éleva entre Bouchard et son ami Tiraqueau. Tiraqueau avait publié un traité *De Legibus conubialibus* (des Lois du mariage). Bouchard y répondit, en 1522, par un livre *της γυναικείας φύσεως* (de la Nature féminine), dans lequel il se faisait le champion du beau sexe que Tiraqueau, selon lui, avait offensé. Tiraqueau fit une nouvelle édition de son ouvrage, en 1524, pour riposter à l'attaque de son ami. Il le raille courtoisement de la mission qu'il s'est attribuée sans mandat. Il en appelle au jugement de Pierre Amy et de Rabelais ; il allègue en sa faveur certaines suppositions assez piquantes de celui-ci : Bouchard a peut-être traduit en français aux dames, à qui il est toujours empressé de plaire, quelques passages du livre ; il n'aura peut-être pas été un traducteur très-fidèle ; il aura trahi l'auteur, son ami ; de plus, Bouchard a des prétentions à l'art oratoire, et l'on sait que l'un des meilleurs moyens de réussir recommandés à l'orateur par Lucien dans son traité *Ῥητορων διδάσκαλος*, c'est d'être

agréable aux femmes. « Voilà ce que se permet de conjecturer notre François Rabelais, frère mineur, homme très savant en grec et en latin ».

« Cette controverse à laquelle Rabelais prend part, ces plaidoiries pour ou contre les femmes entre le docte Tiraqueau et le galant Bouchard (*mulierarius*), n'ont pas été certainement inutiles au futur auteur des consultations comiques de Panurge anxieux de savoir s'il se doit ou non marier. Et comme signe caractéristique de la liberté extrême qui régnait alors dans le langage, il faut dire que le sage Tiraqueau ne recule pas devant les traits scabreux et ne brave pas moins l'honnêteté, en latin, il est vrai, que Panurge ne la bravera plus tard. Le vieil esprit gaulois s'épanouit dans ce milieu provincial avec toute sa sève, et se mêle à l'érudition, avec laquelle, du reste, il s'est toujours bien accordé.

Tiraqueau est prodigue d'éloges pour Rabelais, qu'il admire évidemment. Citant une traduction du premier livre d'Hérodote que Rabelais avait faite, il parle de lui en ces termes expressifs : « Homme, dit-il, d'une habileté consommée dans les langues latine et grecque et dans toutes les sciences, au delà de ce qu'on attendrait de son âge, et en dehors des habitudes, pour ne point dire des scrupules excessifs de son ordre<sup>1</sup> ». Vers le temps où se terminait la polémique de Tiraqueau et de Bouchard, un orage gronda sur les deux franciscains, leurs amis. Ces scrupules excessifs qui régnaient dans leur ordre (*nimia religio*), dont parle Tiraqueau, en furent la cause. Il paraît qu'on s'effraya dans le couvent de l'érudition et de l'indépendance d'esprit des deux moines. Le grec surtout effrayait les cordeliers : il y avait alors sur cette langue renaissante un préjugé défavorable. Quiconque apprenait le grec était, aux yeux des ignorants, suspect véhémentement d'incliner à la révolte et à l'hérésie.

Il paraît donc que l'hellénisme de Pierre Amy et de Rabelais les mit en suspicion dans le couvent de Fontenay-le-Comte. Des perquisitions eurent lieu dans leurs cellules. On y trouva des livres grecs et aussi quelques livres d'Érasme et autres ayant un mauvais renom. Les livres et papiers furent confisqués. Les deux amis se débâtèrent par la fuite aux persécutions.

Les seuls documents positifs que nous ayons sur toute cette affaire sont les lettres grecques de Guillaume Budée, à qui les opprimés s'étaient empressés d'écrire, afin qu'il usât de son crédit et de son influence en leur faveur. Budée était le grand maître et par conséquent le protecteur de tous les hellénisants de France.

Budée répond à Pierre Amy, à la date du 24 février 1523, par des protestations indignées contre la conduite des supérieurs franciscains. Il a appris que Pierre Amy et Rabelais, son Pylade, ont été, à cause de leur zèle pour l'étude de la langue grecque, vexés et inquiétés de mille manières par les moines, ennemis jurés de toute élégance et de toute littérature. Ceux-ci ont poursuivi de leurs calomnies des hommes dont le savoir, acquis en si peu de temps, devait honorer la communauté entière. Il connaît par sa propre expérience la fureur de ces insensés... Tous les amis de l'érudition étaient prêts, chacun dans la mesure de son pouvoir, à les secourir, eux et le petit nombre de leurs frères qui partagent leurs aspirations vers la science universelle... Mais il a appris que ces tribulations ont cessé depuis que les persécuteurs ont su qu'ils se mettaient

1. Librum huic integrum elegantissime traduxit Rabelæus Minoritanus, vir supra etatem, præterque ejus sodaliciæ morem ne mimiam religionem dicam, utriusque linguæ omnifariaque doctrinæ peritissimus. — Andræ Tiraquelli, *De Legibus conubialibus*. Paris, Galliot du Pré, 1524 in-4o.



en opposition avec des personnages éminents et avec le roi lui-même. Il les félicite d'être sortis à leur honneur de cette épreuve, et les engage à seremo'tre au travail avec un nouveau zèle.

A Rabelais, Guillaume Budée écrit vers la même date. Il n'a pu le faire plus tôt, parce qu'il ignorait où se trouvait Rabelais et dans quelle maison de leur ordre s'était réfugié l'inculpé Pierre Amy, qui s'est montré en cette circonstance un fidèle Pylade et véritable Pirithoüs, d'après ce que lui, Budée, en peut juger. Il a été prévenu par eux qu'ils étaient tourmentés par les chefs de leur communauté et que la lecture des livres grecs leur était interdite. Mais, depuis, il a appris, par un des personnages les plus éclairés et les plus observateurs de l'honnêteté qu'il y ait dans l'ordre de Saint-François, que ces livres, leurs délices, arbitrairement confisqués, leur avaient été rendus, et qu'eux-mêmes avaient été rétablis dans leur liberté et leur tranquillité première. Il a reçu ces bonnes nouvelles avec la joie la plus vive. Budée fait ensuite à Rabelais l'histoire du soulèvement des théologiens grossiers (*ἀκοσμοῦντες*) contre les études grecques, et des luttes qu'il a eu lui-même à soutenir. Ces théologiens ont fait des concilia-bules pour anéantir la langue d'Homère, qu'ils jugent pleine d'impiété (*ἀσεβείας γέμουσαν*). Cette page d'histoire littéraire est curieuse; elle peut servir à expliquer la revanche de Rabelais l'helléniste contre *Janotus de Bragmardo* et ses pareils.

On voit par là que Budée n'eut pas besoin d'intervenir; l'affaire avait déjà été apaisée par d'autres personnes influentes. Il est à supposer que Geoffroi d'Estissac, évêque de Maillezais, eut la plus grande part dans cette pacification. C'est lui, en tout cas, qui acheva de mettre Rabelais à Fabri des persécutions, car c'est, bien certainement, grâce à l'appui de son ancien condisciple que Rabelais, vers l'année 1524, obtint du pape Clément VII un indulit l'autorisant à passer librement dans l'ordre de Saint-Benoît et dans l'abbaye de Maillezais appartenant à cet ordre, avec le titre et l'habit de chanoine régulier, et la faculté de recevoir et posséder, malgré son vœu de pauvreté, les bénéfices séculiers ou réguliers dont il serait conséquemment investi. Il quitta donc le couvent des frères mineurs de Fontenay-le-Comte. Il y avait passé quinze ans, toute sa jeunesse, jusqu'à trente-quatre ans qu'il pouvait avoir à cette époque. Dans nos anciennes *chansons de geste*, on trouve parfois des branches consacrées au temps que le héros a passé dans un monastère; nous avons, par exemple, le *Moinage Guillaume*, le *Moinage Renouart*. Pour employer cette ancienne expression, nous dirons que le *Moinage Rabelais*, tel qu'il nous apparaît par ces documents authentiques, offre un caractère fort correct. Il se livrait avec succès à la prédication et vaquait fréquemment au saint ministère de l'autel<sup>1</sup>. Il n'y a rien que de convenable et de sérieux dans tout ce qui le regarde. Son esprit ironique et facétieux ne se révèle que dans l'innocente plaisanterie à laquelle répliqua Budée, et dans les suppositions plus ou moins malicieuses que met à son compte la riposte de Tiraqueau à Aymery Bouchard. Du reste on ne parle de lui qu'avec considération. Son nom appelle toujours le superlatif *doctissimus*. Budée en grec dit : *χρηστή κεφαλή* (excellente tête). Quant à l'affaire à la suite de laquelle il sortit de son couvent, ce n'est évidemment qu'un épisode d'une lutte générale où l'érudition nouvelle était en cause. Mais la tradition ni la légende n'ont trouvé leur compte à cette jeunesse studieuse et régulière de

1. In altaris ministerio sæpius ministraverat. — *Supplicatio pro apostasia* (voyez les documents biographiques ci-après).

l'auteur du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Elles ont mis en circulation des facéties qui paraissaient plus dignes du père futur de Panurge et de frère Jean des Entommeures. Elles l'ont représenté s'enivrant publiquement et donnant l'exemple de la débauche dans les fêtes de village. Elles racontent qu'il mêlait au vin des moines tantôt certaines drogues et plantes lesquelles rendent l'homme refroidi et impuissant, tantôt d'autres drogues qui excitent et échauffent à l'acte vénérien. Elles l'accusent enfin d'avoir un jour pris, sur un piédestal, la place de la statue de saint François exposée à la vénération des fidèles, dans l'église du couvent, et là d'avoir commis toutes sortes d'indécences. Elles ont enfin voulu égaler les facéties insolentes de sa vie, comme dit Auger, aux plaisanteries effrontées de son livre. L'opinion publique n'aime pas à distinguer l'homme de l'auteur; elle se plaît à les confondre, à les mettre d'accord. Elle se trompe souvent en ce point, car l'imagination et la conduite sont des choses bien différentes; et tout semble indiquer notamment qu'elle se tromperait en ajoutant foi aux anecdotes dont on a chargé la vie monastique de Rabelais.

La persécution qui la termina a, bien entendu, pris aussi sous la plume des fabricateurs d'anecdotes une couleur tragique. Rabelais aurait été mis *in pace*, c'est-à-dire renfermé entre quatre murailles, au pain et à l'eau pour le reste de ses jours. Il aurait péri dans les cachots souterrains du monastère, si le lieutenant Tiraqueau n'avait, avec la force armée, brisé les portes du couvent et délivré son ami. On a vu ce qu'il faut croire de cette fantasmagorie.

De son long séjour au couvent de Fontenay-le-Comte, Rabelais garda contre la gen' monastique une vive rancune et un violent mépris. Il conserva, au contraire, des sentiments de reconnaissance à l'égard de la ville et des habitants. Ce fut lui, dit-on, qui, en 1542, fit donner par François I<sup>er</sup> des armes et une devise à Fontenay : l'écusson d'azur à la fontaine d'argent maçonnée de sable, et la devise : *Feliciorum ingeniorum fons et scaturigo*.

## II

Sorti du couvent, une nouvelle période de son existence commence pour Rabelais. Rabelais est l'hôte et le commensal habituel de l'évêque de Maillezais. Il passe la plupart du temps au château de l'Ermenaud ou au prieuré de Legugé, résidences de Geoffroy d'Estissac. Ce prélat aimait à réunir chez lui des personnes de réputation et de savoir. Rabelais y noue de nouvelles relations qui devaient être de son goût. Les deux épîtres que nous publions<sup>1</sup>, l'une de Rabelais à Jean Bouchet, l'autre de Jean Bouchet à Rabelais, « homme de grans lettres grecques et latines », jettent un jour riant sur cette existence. La familiarité et la courtoisie du seigneur évêque et de son neveu, l'amour des lettres qui règne à leur cour, la beauté du lieu, la vie large et libre qu'on y mène, tout cela apparaît fort distinctement dans ces épîtres. Rabelais semble dès lors s'être particulièrement adonné aux sciences naturelles, aux études botaniques et médicales.

Ce temps fut calme, sans doute, mais selon toute apparence il dura peu. Nous savons par lui-même qu'il a, sans permission de son supérieur, quitté l'église de Maillezais, laissé l'habit de l'ordre de Saint-Benoît pour prendre celui de prêtre séculier, et qu'il s'est lancé *per abrupta seculi*<sup>2</sup>. Il passa prol blement

1. Voyez pages 604 et 605.

2. Voyez ci-après *Supplique* et *Bref*.



à Paris, puis se rendit à Lyon, où il entra en relations avec les imprimeurs et les libraires. Je le soupçonne d'être venu en cette ville plus tôt qu'on ne le croit communément. En tout cas, on ne peut retarder son arrivée au delà de 1528 ou 1529, lorsqu'on le voit en 1532 mettre au jour des publications si nombreuses et si diverses.

Nous le trouvons à Montpellier en 1530. Il a quarante ans, si nous continuons à fixer approximativement sa naissance à 1490. Ce qui constate sa présence dans cette ville, ce sont les inscriptions des registres de la Faculté de médecine. Voici ces inscriptions :

Moi, François Rabelais, de Chinon, diocèse de Tours, me suis rendu ici à l'effet d'étudier la médecine et me suis choisi pour parrain (*patrem*) l'illustre maître Jean Schyron, docteur et régent dans cette université. Je promets observer tous les statuts de ladite faculté de médecine, lesquels sont d'ordinaire gardés par ceux qui ont de bonne foi donné leur nom et prêté serment suivant l'usage, et, sur ce, ai signé de ma propre main. Ce 16<sup>e</sup> jour de septembre, l'an de Notre-Seigneur 1530 1.

Moi, etc., ai été promu au grade de bachelier le premier jour du mois de novembre, sous le révérend Jean Schyron, maître ès arts et professeur de médecine 2.

Rabelais passa à Montpellier la fin de cette année 1530 et une partie de l'année 1531. Il y fit, en présence d'un nombreux auditoire, un cours public sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien; il profita d'un manuscrit grec dont il était possesseur, pour critiquer et rectifier les textes de ces ouvrages qui servaient à l'enseignement. Il a très-clairement expliqué tout cela dans l'épître dédicatoire à l'évêque de Maillezais, qui est en tête des *Aphorismes* publiés par lui chez Sébastien Gryphe, épître datée de juillet 1532 3.

Son séjour à Montpellier a laissé des souvenirs, les uns avérés, les autres douteux. Il existe une anecdote d'abord sur son entrée en scène, sur son début, qui n'aurait eu rien de vulgaire. Arrivé le jour même à Montpellier, Rabelais entre dans la grande salle de la Faculté. On y soutenait une thèse sur les vertus des herbes et des plantes médicinales. Il prête l'oreille aux dissertations des tenants. Elles lui semblent froides, insignifiantes. Il donne des signes d'impatience. Le doyen s'en aperçoit. L'air majestueux (*persone majestas*, dit Antoine Leroy) et l'aspect doctoral du personnage attirent son attention; il l'invite à prendre place parmi les argumentateurs. Rabelais s'excuse modestement d'émettre son opinion au milieu de tant d'illustres docteurs. Puis, abordant les questions controversées, il les traite si éloquentement, si ingénieusement, que tout l'auditoire l'applaudit et le proclame digne du doctorat. Quoique cette anecdote n'ait pour premier garant qu'Antoine Leroy, qui l'a recueillie au XVII<sup>e</sup> siècle dans ses *Elogia Rabelesiana*, on peut l'admettre sans inconvénient dans les termes où ce

1. Ego Franciscus Rabelesus, Chinonensis, diocesis Turonensis, huc adpui studiorum medicine gratia, deliquit mihi in patrem egregium dominum Joannem Scurronem, doctorem, regentemque in hac alma Universitate. Pollicor autem me omnia observatorum que in prædicta medicina Facultate statuatur et observari solent ab iis, qui nomen bona fide dederit, juramento, ut moris est, præstito; adscripsique nomen meum manu propria. Die 16 mensis septembris anno Domini 1530.  
RABELESUS.

2. Ego Franciscus Rabelesus, diocesis Turonensis, promotus fui ad gradum baccalaureatus, die 1 mensis novembris anno Domini 1530, sub reverendo artium et medicinae professore magistro Joanne Scurrone.  
RABELESUS.

3. Voyez page 625.

compilateur la raconte, en supprimant les embellissements que depuis on y a ajoutés à plaisir.

Ce qui est plus authentique, c'est la part que prit Rabelais à une représentation comique, dont il a conservé lui-même la mémoire dans le *Pantagruel* (livre III, chapitre XXXIV). Il joua avec ses compagnons d'étude Ant. Saporta, Guy Bougnier, Balthazar Noyer, Tôlet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier, auxquels il faut joindre Guillaume Rondelet (Rondibilis), « la morale comédie de celui qui avoit épousé une femme mute (muette) », excellent canevas de farce que Molière a utilisé pour son *Médecin malgré lui*. Voilà du moins un trait positif de sa biographie qui convient à la physionomie de celui qu'on a appelé le grand rieur et qui le montre en possession de son exubérante gaieté. Il est vrai que ce trait nous est fourni par lui-même. Les contemporains semblent n'avoir jusque-là aperçu dans Rabelais que le savant et le docteur.

Ce premier séjour à Montpellier fut probablement marqué aussi par des promenades aux îles d'Hyères, fécondes en plantes médicinales. Il ne prit pas sans raison le titre de « Calloier des îles Hières » sur le titre du troisième livre de son roman, qu'il signait pour la première fois de son nom. Il n'eût pas, dans le même livre, parlé affectueusement de « mes îles Hières, antiquement dites Stœchades (chapitre XLI) », s'il n'avait vu ces belles îles et n'en avait été charmé et séduit.

Voici qui est plus douteux et moins vraisemblable : c'est aux années de son baccalauréat qu'on devrait rapporter l'ambassade de Rabelais au chancelier Duprat (ce chancelier mourut en 1535), s'il y avait la moindre preuve, la moindre présomption à l'appui de cette démarche. Rabelais, d'après les anecdotes, aurait été dépêché à Paris pour solliciter le chancelier de rendre à l'Université de Montpellier ses privilèges. Les privilèges de cette université n'ayant nullement été abolis ni attaqués par le chancelier Duprat, l'anecdote a dû être modifiée, il se serait agi seulement d'un collègue particulier appelé Gironne, supprimé depuis quelque temps. On suppose qu'il fallait obtenir la permission du chancelier pour le rétablir, et que Rabelais fut chargé d'obtenir cette permission. Tel est le point de départ problématique d'une anecdote qui a pris place dans toutes les biographies, et dont Rabelais lui-même a fourni l'idée dans le chapitre IX du livre II, où Pantagruel rencontre Panurge. « Étant venu à Paris, dit Le Duchat, et ne pouvant avoir accès près dudit sieur chancelier, il fit le fol, se revêtit d'une robe verte, et d'une grande barbe grise, se promena longtemps devant sa porte, qui estoit lors sur le quay des Augustins; et quantité de monde, mesme des domestiques dudit sieur chancelier, le pressant de dire quel il estoit, il leur dit qu'il estoit l'escorcheur de veaux, et que ceux qui voudroient estre les premiers escorchez se hastassent ».

Le bruit que faisait le rassemblement attira l'attention du chancelier. Il envoya un de ses serviteurs demander à cet étrange personnage qui il était. Rabelais lui parla en latin; l'autre alla chercher un gentilhomme qui comprenait le latin : Rabelais s'exprima en grec; un autre parut, sachant le grec : Rabelais l'apostropha en espagnol, puis en italien, puis en allemand, puis en anglais, puis en hébreu, changeant de langage à chaque nouvel interprète qui se présentait. Enfin Duprat donna ordre de l'introduire, et Rabelais, laissant de côté ces langues étrangères, commença en français une harangue adroitement préparée, dans laquelle il exposait les motifs de sa mission. La tradition ajoute que le chancelier fut émerveillé du savoir, de l'éloquence de l'orateur, à tel point qu'il lui accorda ce qu'il était venu demander. Tout ce qu'on peut dire en faveur de



cette anecdote, c'est que Rabelais était assez polyglotte pour exécuter au moins une partie du programme.

De Montpellier, il vint ou plutôt il revint à Lyon, à la fin de l'année 1531, ou au commencement de l'année 1532. Il prend dès lors le titre de médecin, et même le titre de docteur en médecine, quoique le grade de docteur ne lui ait été conféré que plus tard, en 1537. Au mois de septembre 1532, il est attaché au service des malades du grand hôpital de Lyon, avec les appointements de 40 livres tournois par an.

Il remplit en même temps la tâche difficile et laborieuse d'auteur d'éditions savantes. Il donne ses soins à un grand nombre de publications des imprimeurs Sébastien Gryphe, François Juste, Claude Nourry, ouvrages de médecine, de jurisprudence, d'archéologie. Il publie, en cette année 1532, une édition des *Lettres médicales* de Giovanni Manardi de Ferrare (deuxième partie, la première avait paru à Ferrare, en 1521). L'épître dédicatoire, datée de juin 1532, est adressée à André Tiraqueau, *Judici æquissimo apud Pictones*. Dans cette épître, il se plaint des gens qui ferment les yeux pour ne point voir les progrès des arts et des sciences, et qui restent plongés dans les ténèbres de l'âge gothique, ne pouvant ou ne voulant lever leurs regards vers la face brillante du soleil. Il fait allusion probablement à ses persécuteurs de Fontenay.

Il publie les Aphorismes d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, en un volume in-16, où sont reproduites les traductions latines de Leoniceus et autres accompagnées d'éclaircissements et de renvois au texte grec, avec cette épigraphe :

Hic medicæ fons est exundantissimus artis.  
Hinc, magis sapiat pigra lacuna, bibet.

L'épître dédicatoire, à la date de juillet 1532, est adressée à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezois. Il y parle des cours qu'il a faits avec succès à Montpellier l'année précédente sur ces deux ouvrages, des corrections qu'il a pu y apporter, grâce à un très correct et très beau manuscrit grec qu'il possède. « L'imprimeur Sébastien Gryphe, ajoute-t-il, d'une habileté consommée et d'une grande instruction, ayant vu mes notes, me sollicita vivement de les laisser mettre au jour pour la commune utilité des étudiants. Cet imprimeur avait depuis longtemps l'intention de donner une édition de ces anciens livres de médecine, avec la diligence presque incomparable qu'il apporte à tout ce qu'il fait. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce que j'étais tout prêt à accorder. Ce qui fut difficile et laborieux, fut de disposer les textes et les annotations en forme de livre élémentaire ».

Il fit encore imprimer une plaquette sous le titre : *Ex reliquijs venerandæ antiquitatis : Lucii Cuspidii Testamentum. Item Contractus venditionis, antiqui Romanorum temporibus initus*. Ce testament et ce contrat de vente ont été reconnus ensuite pour des pièces apocryphes. L'un était l'œuvre de Pompeius Lætus et l'autre de Jovianus Pontanus. Rabelais se laissa prendre à la supercherie. L'épître dédicatoire, datée de septembre 1532, est adressée à Aymery Bouchard, le contradicteur de Tiraqueau, qui était devenu conseiller du roi et maître des requêtes. Il y avoue n'avoir pas vu l'original : « J'ai vu bien des gens qui prétendaient avoir dans leur cabinet le manuscrit original, mais je n'ai jamais pu voir personne qui me l'ai montré ».

1. Voyez la traduction de cette épître dédicatoire donnée par Dreux du Radier, dans le *Journal historique* de juillet 1756.

On remarquera, en tête de ces premières publications, les noms des trois hommes qui lui avaient rendu probablement les plus grands services pendant son séjour au couvent de Fontenay.

Il est un autre personnage envers qui Rabelais paraît avoir contracté plus d'obligations encore. C'est vous en jugeons par la lettre qu'il lui écrivit au mois de décembre de cette année 1532 : c'est un Bernard de Salignac, dont l'identité n'est pas bien constatée. Les uns voient en lui un helléniste et mathématicien bordelais, disciple de Ramus ; les autres un moine pieux et savant qui aurait été le maître de Rabelais. Quelques-uns, en songeant à l'*Oratio prima contra Desiderium Erasmus* (Parisii, 1531) publiée par Jules-César Scaliger, et qu'Érasme attribua à Aléandre, sont tentés de voir quelque pseudonyme ou quelque prête-nom d'Érasme dans ce Bernard de Salignac. La lettre de Rabelais mérite d'être traduite :

« A Bernard de Salignac salut au nom du Christ Sauveur. Georges d'Armagnac, très illustre évêque de Rhodéz<sup>1</sup>, m'envoya dernièrement un Flavius Josèphe et me pria, par notre ancienne amitié, de vous le faire parvenir, dès que j'aurais quelqu'un de confiance qui se rendrait là où vous êtes. J'ai saisi avec empressement, mon père en humanités, l'occasion de vous témoigner, par quelque office qui pût vous être agréable, combien j'ai pour vous de vénération et de reconnaissance. Mon père, ai-je dit ; je dirais ma mère, si votre indulgence m'y autorisait. Ce que nous voyons, en effet, arriver habituellement aux mères nourrissant le fruit de leurs entrailles avant de l'avoir vu, le préservant contre les intempéries de l'air, vous l'avez fait pour moi ; vous m'avez élevé, moi, dont le visage vous était inconnu, dont le nom était roturier ; vous m'avez prêté les chastes mamelles de votre divin savoir, de telle sorte que tout ce que suis et je vau, je le dois à vous seul, et que, si je ne le proclamais, je devrais passer pour le plus ingrat des hommes. Salut encore une fois, père très chéri, père et honneur de la patrie, défenseur des lettres, porte-secours comme Hercule, champion invincible de la vérité.

« J'ai appris récemment par Hilaire Bertulphe, avec qui je suis ici en relations familières, que vous prépariez je ne sais quoi contre les calomnies de Jérôme Aléandre, que vous soupçonnez d'avoir écrit contre vous sous le masque d'un faux Scaliger. Je ne souffrirai pas que vous soyez plus longtemps incertain et abusé par ce soupçon, car ce Scaliger existe réellement, il est de Vérone, issu de cette famille exilée des Scaliger, exilé lui-même. Maintenant il exerce la médecine à Agen. Ce calomniateur m'est bien connu ; il n'est pas sans quelques connaissances en médecine, homme au reste nullement estimable et absolument athée, comme personne ne le fut jamais davantage. Je n'ai pas encore aperçu son livre ; depuis tant de mois aucun exemplaire n'est parvenu ici, de sorte que je suppose qu'il a été supprimé à Paris par vos amis ».

Cette lettre, par son ton de gravité, semble nous éloigner de *Gargantua* et de *Pantagruel*. Et cependant nous sommes arrivés à l'époque où paraît le fameux roman.

1. C'est un personnage considérable qui fut ensuite ambassadeur à Venise et à Rome, cardinal, archevêque de Toulouse et d'Avignon.



## III

Quelques biographes ont prétendu qu'en écrivant son *Gargantua* et son *Pantagruel*, Rabelais ne voulut que dédommager son libraire de l'insuccès d'une publication scientifique. C'est une erreur, selon nous, de penser qu'il les ait composés en quelques semaines. Trop d'éléments rassemblés de toutes parts ont concouru à cette création, pour qu'elle n'ait pas été longuement préméditée et mûrie. Aucun esprit un peu sagace ne croira à une improvisation soudaine et comme irréfléchie.

Rabelais avait pris son thème dans une chronique fabuleuse, dans une légende burlesque, de celles que colportaient les marchands ambulants et qui par la suite firent partie de ce qu'on appela la *Bibliothèque bleue*.

Les *Chroniques du grand géant Gargantua* existaient antérieurement, c'est du moins notre opinion. On en découvre peu de traces, il est vrai, non plus que des autres légendes de la même catégorie. Ce n'est que la collection des imprimeurs de Troyes qui commence à nous conserver cette littérature populaire. Auparavant, ces feuilles volantes, grossièrement imprimées pour les enfants ou pour les bonnes femmes, disparaissaient sans laisser de souvenir. Nous tenons toutefois pour certain que, parmi les traditions et les types venus des profondeurs du moyen âge, le géant Gargantua allait de pair avec les héros des vieux romans carlovingiens et bretons : Huon de Bordeaux, les quatre fils Aymon, Oger le Danois, Tristan, Merlin, etc.

Qu'était-ce que ce Gargantua? On peut consulter sur ce sujet le mémoire lu par M. Gaidoz à la Société de Linguistique en 1868<sup>1</sup>. M. Gaidoz reconnaît dans ce géant un Hércules Pamphagus et un mythe solaire. Soit. Ce que, du moins, il démontre assez péremptoirement, c'est l'existence de ce géant, antérieure au roman de Rabelais.

Il y a de cette existence un témoignage positif dans la *Ballade aux Lysans* que Charles Bourdigné a mise en tête de la *Légende de Pierre Faifeu* imprimée en 1526. Il cite parmi les héros des livres populaires :

Gargantua qui a chepveux de plastre.

Si l'on n'entend pas aisément ce que signifient « ces chepveux de plastre », ce n'est pas une raison de méconnaître le géant auquel le génie de Rabelais allait, quelques années plus tard, donner un renom immortel.

A l'époque où le grand roman rabelaisien nous apparaît à Lyon (fin 1532), la légende populaire sort tout à coup de l'obscurité où jusque-là elle est ensevelie. Il s'en fait deux ou trois éditions dont nous retrouvons aujourd'hui des exemplaires. Cette coïncidence, pourtant bien inexplicable, a donné lieu à des conjectures que nous discutons dans la *Bibliographie*<sup>2</sup>. On a voulu voir dans la *Chronique gargantuaïne* une première ébauche faite par Rabelais lui-même. Nous n'admettons pas cette supposition. Selon nous, il n'y a guère plus de rapport entre cette chronique et l'œuvre rabelaisienne qu'il n'y en a, par exemple, entre le *Roland furieux* de l'Arioste et la vieille *Chronique de Turpin*. Tout

1. Publié dans la *Revue archéologique*.

2. Voyez page 635.

au plus pourrait-on dire que Rabelais se plut à donner lui-même une certaine publicité au grossier canevas sur lequel il avait brodé les puissantes arabesques de sa fantaisie; que peut-être il essaya à l'aide de cet opuscule de dérouter les censeurs. Mais ce qui est beaucoup plus probable, c'est que l'œuvre de Rabelais prêta à la chronique populaire un intérêt nouveau; elle procura à la vieille légende un autre public que le public rustique et populaire auquel elle s'adressait habituellement; des libraires trop industrieux spéculèrent sur une confusion difficile à éviter : de là ces éditions dont quelques exemplaires sont restés dans les bibliothèques.

Autre question vivement débattue : Lequel parut d'abord, du premier livre : la *Vie de Gargantua*, ou du deuxième livre : les *Faits et Dits héroïques de Pantagruel*? On ne possède du premier livre que des éditions de 1535 ou 1534 au plus tôt. On a du deuxième livre des éditions datées de 1533. Est-ce bien l'ordre de la publication de ces deux parties de l'œuvre rabelaisienne? Ou bien une ou plusieurs éditions de *Gargantua* ont-elles disparu, qui rétabliraient l'ordre logique dans la publication des deux livres? Nous examinons la question dans la *Bibliographie*<sup>1</sup>. Il nous paraît probable, en dernière analyse, que nous n'avons les éditions *princeps* ni de l'un ni de l'autre livre, ce qui rend la question de priorité difficile à trancher. Nous croyons que la première publication de l'un et de l'autre remonte un peu plus haut que les documents bibliographiques ne le constatent.

A la fin de cette même année 1532, où toutes les publications de Rabelais, savantes ou populaires, semblent s'envoler à la fois, il met encore au jour un almanach pour l'an 1533, et la *Pantagrueline Prognostication* pour la même année.

La *Pantagrueline Prognostication* est une piquante parodie d'une sorte d'opuscules qui étaient fort en vogue à cette époque, et qui se publiaient annuellement comme les almanachs; ils contenaient des prédictions pour l'année qui allait s'ouvrir. Rabelais tourne en plaisanterie les prophéties des « fols astrologues de Louvain, de Nuremberg, de Tubingue et de Lyon ». C'étaient les principales officines d'où sortaient ces sortes de petits livres. Il le fait sous le nom de maître *Alcofribas*, architriclin de *Pantagruel*.

Si l'on s'en tient aux indications bibliographiques, on est forcé d'admettre que le *Pantagruel* et cette *Pantagrueline Prognostication* ont paru à peu près en même temps. Or n'est-il pas manifeste que Rabelais n'a dû se servir de ces noms d'*Alcofribas* et *Pantagruel*, de cet adjectif *pantagrueline*, pour en orner le titre de son opuscule, qu'après que le *Pantagruel* eut acquis une assez grande popularité, et que le nom, le caractère et l'esprit de son auteur et de ses personnages furent bien établis dans le public? Prendre ce titre de *Pantagrueline Prognostication* au moment où le *Pantagruel* n'eût fait justement que voir le jour, c'est été offrir une énigme indéchiffrable à la foule; il y a là, selon nous, une présomption suffisante de ce que nous disions tout à l'heure : que le roman rabelaisien a paru un peu plus tôt que les bibliographies ne le constatent, et que nous n'avons pas les éditions *princeps* des deux premiers livres.

L'Almanach pour l'an 1533 est, à notre connaissance, le premier que Rabelais ait publié. Il le signa de son nom, auquel il ajoutait les qualités de docteur en médecine et professeur en astrologie. Rabelais continua à publier des almanachs d'année en année. On n'en a plus que les titres et quelques fragments. Le der-

1. Voyez page 638.



mier dont il soit fait mention est de 1550. On peut supposer que la série, si on l'avait complète, s'étendrait de 1533 à 1550, de sorte que Rabelais fut pendant dix-sept ans, le Mathieu Laensberg de la France. Les deux ou trois fragments qui nous en restent nous donnent une idée excellente de la gravité et de l'élevation d'esprit et de paroles avec lesquelles il rédigeait ces livres populaires.

Revenons à *Gargantua* et à *Pantagruel*. Au commencement de l'année 1533, à l'âge de quarante-trois ans, Rabelais est certainement l'auteur du second et très probablement l'auteur du premier, sous le pseudonyme anagrammatique d'Alcofribas Nasier. Dans le courant de cette année 1533, *Pantagruel* fut condamné par la Sorbonne. C'est une lettre de Calvin, à la date du mois d'octobre 1533, qui nous fournit ce renseignement. Calvin raconte en effet, dans cette lettre, que la censure du *Miroir de l'âme pécheresse*, de la reine Marguerite de Navarre, avait fait grand esclandre; que le curé de Saint-André-des-Arts, Leclerc, avait déclaré, au nom de la Faculté de théologie, que ce livre avait été mis à part pour être examiné; mais qu'il n'avait pas été censuré. « On n'avait condamné que ces ouvrages obscènes, *Pantagruel*, la *Forêt d'amour*, et autres de même billon<sup>2</sup> ».

Rabelais fit un premier voyage à Rome au commencement de l'année 1534. Il était attaché, en qualité de médecin, à Jean du Bellay, évêque de Paris, envoyé à Rome pour une mission spéciale. L'évêque de Paris était chargé par François I<sup>er</sup> d'empêcher, s'il était encore possible, la rupture du roi d'Angleterre et de Rome, à l'occasion de la répudiation de Catherine d'Aragon par Henri VIII et du mariage de ce roi avec Anne de Boleyn. Du Bellay s'était rendu en Angleterre et avait obtenu de Henri VIII la promesse de ne point rompre avec Rome si on lui donnait l'autorisation et le temps de se défendre par procureurs; il était parti aussitôt d'Angleterre, avait traversé la France et les Alpes au milieu de l'hiver, et était arrivé à Rome la veille de Noël 1533. Il avait pris sans doute à Lyon Rabelais, dont il avait été, d'après la tradition, condisciple à la Baumette. L'évêque de Paris obtint du pape Clément VII le délai que demandait le monarque anglais. Il envoya à ce prince un courrier qui lui rapporta la procuration convenue. Le délai accordé s'écoula sans que le courrier fût de retour. L'affaire était déléguée au consistoire. Les ministres de l'empereur Charles-Quint, neveu de Catherine d'Aragon, pressaient le pape de fulminer la sentence. « L'évêque de Paris, est-il dit dans les *Mémoires* de Martin du Bellay, remontra au pape particulièrement et en général à tous les cardinaux, leur suppliant lui donner encore temps de six jours, alléguant qu'il pouvoit être survenu inconvénient au courrier, ou que la mer avoit été tempestative comme souvent il advenoit... Il leur fit ces remontrances en plein consistoire ». Mais la majorité des cardinaux était dévouée à l'empereur : le délai fut refusé et la sentence prononcée; on se hâta tellement, que ce qui eût exigé au moins trois consistoires se fit en un seul (23 mars 1534). Deux jours après, le courrier, retardé par le débordement des rivières, arriva avec les pleins pouvoirs de Henri VIII et la déclaration dont l'évêque de Paris s'était fait fort : « Chose qui estonna merveilleusement ceux qui avoient esté d'opinion de précipiter les choses, continua

1. Voyez la *Bibliographie*, page 646.

2. *Obscœnos illos Pantagruelœm, Sylvam amorum, et ejus monetæ*. Notez que ce mot *Pantagruel* peut très bien désigner à la fois et le *Gargantua* et le *Pantagruel*. Nous voyons les calvinistes, dans leur correspondance, donner presque toujours ce seul nom à l'œuvre entière, et parfois à Rabelais lui-même.

Martin du Bellay, et par plusieurs fois s'assemblèrent pour trouver moyen de rhabiller ce qui avoit esté gasté; mais ils ne trouvèrent moyen d'y remédier ». Henri VIII, irrité et indigné, fit déclarer par son parlement l'Angleterre affranchie du pouvoir et de la juridiction du pape (28 mai 1534). On voit quelle était l'importance de la mission de Jean du Bellay, il s'agissait d'une tentative suprême pour empêcher l'Angleterre d'être séparée de l'Église romaine. Il n'y réussit point, mais cette négociation n'en fit pas moins honneur à l'évêque de Paris. Rabelais assista aux efforts que fit du Bellay pour persuader Clément VII et les cardinaux. Il le dit dans l'épître dédicatoire qui est en tête de la *Topographie de Rome* de Marliani. Il admire l'éloquence que l'évêque de Paris déploya devant le consistoire, éloquence dont ce prélat avait donné précédemment une preuve éclatante dans l'entrevue du pape Clément et du roi François I<sup>er</sup> à Marseille, le 15 octobre 1533, lorsqu'il improvisa une belle harangue en latin aux lieux et place du président Poyet. Jean du Bellay ne se distingua pas moins à Rome. « Quelle joie nous remplissait, s'écrie Rabelais, quelle fierté nous élevait, quelle affection nous animait, quand nous vous contemplions pendant que vous parliez et que le souverain pontife et les illustres cardinaux étaient frappés d'admiration ! Tout le monde applaudissait, et l'on vous proclamait la fleur des Gaules, etc. ».

Les circonstances se prêtaient guère à rire; c'était un des rameaux les plus florissants qui se détachait de l'arbre romain, c'était la source la plus abondante des revenus de l'Église qui se tarissait. Cependant la légende n'a pu laisser passer le séjour de Rabelais à Rome sans l'égayer et l'embellir à sa façon. Elle s'est chargée d'imaginer des traits conformes à ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de *Gargantua* et *Pantagruel*. Elle lui fait jouer moins le rôle de médecin que celui de bouffon de l'évêque de Paris. Voici les historiettes qu'elle raconte :

L'évêque de Paris étant allé suivant l'usage baiser les pieds du pape, Rabelais, qui était du cortège, se tint à l'écart et dit, assez haut pour être entendu, que, puisque son maître, qui était un grand seigneur en France, n'était jugé digne que de baiser les pieds de Sa Sainteté, lui, à qui ne pouvait appartenir tant d'honneur, demandait à lui baiser le derrière pourvu qu'on le lavât. La légende rabelaisienne s'est ici bornée à transformer en anecdocte quelques lignes du chapitre XLVIII du quatrième livre de *Pantagruel*.

Une autre fois, le pape lui ayant permis de lui demander quelque grâce, Rabelais dit que la seule qu'il sollicitait, c'était d'être excommunié. Le pontife voulut savoir pourquoi : « Saint-Père, répondit-il, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon, qu'on tient être fort sujette au agot; on y a déjà brûlé quantité de gens de bien et de mes parents; or, si Votre Sainteté m'avait excommunié, je ne brûlerais jamais. Et ma raison est que, venant ces jours-ci avec monsieur l'évêque de Paris en cette ville, nous passâmes par les Tarantaises, où les froidures étaient fort grandes : ayant atteint une petite case où une pauvre femme habitait, nous la priâmes de faire du feu, à quelque prix que ce fut. Pour allumer un fagot, elle brûla une partie de la paille de son lit, et ne pouvant avoir de feu, elle se mit à faire des imprécations et dire : « Sans doute ce fagot est excommunié de la propre gueule du pape, puisqu'il ne peut brûler ! » Et nous fûmes contraints de passer outre sans nous chauffer ».

L'époque où l'évêque de Paris, rappelé par le roi (*clara principis patriæque voce revocatus*), et Rabelais, rentrèrent en France n'est pas bien déterminée.

1. *Epistola nuncupatoria Topographiæ Martiani*. Voyez page 626.



Leur séjour se prolongea toutefois assez longtemps pour que Rabelais se vante, dans la susdite épître, d'avoir eu le temps d'apprendre à connaître Rome et ses moindres ruelles aussi bien que sa propre maison.

Rabelais fut probablement de retour à Lyon au mois d'avril ou de mai 1534, puisqu'il fit paraître au mois de septembre de cette année la *Description de Rome antique*, de Marliani, revue par lui et imprimée chez Sébastien Gryphe. La première édition connue de *Gargantua* (on ne possède qu'un seul exemplaire de cette édition, et le titre, où la date aurait pu se trouver, est déchiré) se rapporte, suivant l'opinion des plus savants bibliographes, à cette année 1534. Rabelais était, avons-nous dit, attaché comme médecin au grand hôpital de Lyon. Il signe encore son almanach pour l'année 1535 : « docteur en médecine et médecin du grand hôpital de Lyon ». Dans les premiers mois de l'année 1535, il s'absenta deux fois sans permission. A la fin de février 1535 (1534, vieux style), les conseillers recteurs du grand hôpital délibérèrent sur le cas de ce médecin trop peu assidu à son poste. Ils lui reprochaient d'avoir à deux reprises abandonné ledit hôpital sans donner avis ni prendre congé. Ils agitérent la question de le révoquer et de le remplacer. Deux confrères, maîtres Canape et Ducastel, sollicitaient la charge de l'absent. Mais l'un de ces conseillers, nommé Pierre Durand, proposa d'attendre jusqu'à « Pâques, car, dit-il, il a entendu que ledit Rabellays est à Grenoble et pourra revenir ».

Rabelais ne revenant pas, les conseillers recteurs nommèrent, le 5 mars, Pierre Ducastel médecin pour le service du grand hôpital du pont du Rhône, au lieu « de maistre François Rabellays, médecin qui s'est absenté de la ville et dudict hospital sans congé prendre pour la deuxième fois ». Les appointements de Ducastel furent réduits à trente livres tournois, au lieu de quarante livres que touchait Rabelais.

## IV

Le pape Clément VII était mort le 25 septembre 1534, et Paul III lui avait succédé. Ce pape éleva, en 1535, l'évêque de Paris Jean du Bellay au cardinalat. Ce prélat se rendit à Rome où il résida en qualité de cardinal. Il emmena de nouveau Rabelais en sa compagnie. Ils s'y trouvaient au mois de novembre de cette année 1535, et y demeurèrent jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. C'est pendant ce deuxième séjour que Rabelais entretint avec l'évêque de Maillezais une correspondance suivie, dont nous avons trois lettres datées du 30 décembre, du 28 janvier et du 15 février.

Dans ces lettres, il est fréquemment question de l'empereur Charles-Quint, alors à Naples, et de sa prochaine venue à Rome. Charles-Quint avait fait cette année-là son expédition de Tunis. Parti le 4 juin, il était rentré vainqueur en Sicile le 4 septembre. Entouré d'un prestige incomparable, il ne méditait pas moins que la conquête de la France. Ces grands desseins étaient préparés par de nombreuses prophéties et prédictions auxquelles Rabelais fait allusion dans sa première lettre. Martin du Bellay, dans ses Mémoires, en parle ainsi : « Ceste année fut un grand et merveilleux cours de prophéties et pronostications qui toutes promettoient à l'empereur heureux et grands accroissemens de fortune; et quand plus il y adjoustoit de foy, de tant plus en faisoit l'on semer et publier de nouvelles; et proprement sembloit, à lire tout ce qui espandoit çà et là, que ledit empereur fust en ce monde né pour impérer et commander à la for-

tune ». Le duc de Milan, Sforza, était mort le 14 octobre; François I<sup>er</sup> réclamait le duché de Milan pour son deuxième fils : une armée française entra en Savoie, et s'arrêta dans sa marche victorieuse, sur l'ordre du roi abusé par les promesses artificieuses de son rival (février 1536). Pendant ce temps-là Charles-Quint, toujours à Naples, acheva de nouer des alliances, de lever des troupes et surtout de recueillir les sommes d'argent dont il avait besoin pour sa vaste entreprise. Il n'entra à Rome que le 5 avril 1536; il y entra par une large voie triomphale qu'on avait faite en abattant des temples antiques, des monuments et des palais. Il était alors si confiant dans ses futures conquêtes qu'il ne se croyait plus guère obligé à la dissimulation. Le 8 avril, il fit dans un consistoire tenu par le pape, en présence des ambassadeurs français, en présence des ambassadeurs de toutes les nations, cette fameuse harangue où, dans l'effusion de son orgueil et dans l'exaltation de ses espérances, il oublia son hypocrisie accoutumée, dévoila ses projets, annonça la guerre, vanta ses exploits, sa puissance, sa grandeur, et insulta pendant deux heures la France et son roi. Ce discours était à peine prononcé que Charles-Quint s'aperçut que la passion l'avait emporté, et chercha à réparer sa faute en se jouant, comme d'habitude, de la crédulité des ambassadeurs Velly et l'évêque de Mâcon, et en leur persuadant d'atténuer dans leurs dépêches la portée des déclarations qu'il avait publiquement faites.

Le cardinal du Bellay eut le pressentiment que le roi ne saurait point par eux toute la vérité. Aussitôt rentré chez lui, il avait, en aidant sa mémoire naturelle des moyens artificiels qu'il s'était formés pour retenir les longs discours, écrit tout au long la harangue de l'empereur. Il se déguisa, sortit de Rome, prit la poste, et arriva huit jours après à Paris.

Il était indispensable de rappeler ces événements pour qu'on pût déterminer exactement l'époque du deuxième séjour que Rabelais fit à Rome, et se rendre compte des circonstances mémorables dans lesquelles il s'y trouvait. Rabelais, ainsi que le témoigne sa correspondance, voit bien le mouvement qui agite l'Italie; mais il ne soupçonne pas les trames qui s'ourdissent. Il est assez peu au courant des affaires politiques, et n'en découvre que ce qu'aperçoit le commun des mortels. Il est même médiocrement informé. Il se montre exclusivement naturaliste, philologue et archéologue. Il envoie à son correspondant des graines, des plantes inconnues ou rares en France. Il apprend l'arabe, dont l'évêque de Caramith lui donne des leçons<sup>1</sup>. Il s'occupe surtout de faire régulariser son état. Il adresse au pape une supplique pour apostasie (*supplicatio pro apostasia*)<sup>2</sup>. Il y confesse avoir déserté la vie religieuse et vagabondé à travers le siècle. Il y demande au souverain pontife une absolution pleine et entière, la permission de reprendre l'habit de Saint-Benoît, de rentrer dans un monastère de cet ordre où l'on voudra bien le recevoir, et de pratiquer partout, avec l'autorisation de son supérieur, l'art de médecine dans lequel il a pris, disait-il, ses degrés de bachelier, de licencié et de docteur; de le pratiquer dans les limites imposées canoniquement aux religieux, c'est-à-dire jusqu'à l'application du fer et du feu exclusivement, par seule humanité, et sans aucun espoir de lucre. Il eut pour appuyer cette requête les protecteurs les plus influents; les cardinaux Gimucci et Simonetta le favorisèrent de tout leur pouvoir. La requête fut accordée par un bref du pape Paul III daté du 17 janvier 1536, deuxième année de son pontificat. Ce bref est conçu dans les termes

1. Voyez la *Briefve Déclaration au mot Catadupes du Nil*.

2. Voyez plus loin ce document.



les plus flatteur; pour Rabelais : « Voulant avoir égard, y lisons-nous, au zèle pour la religion, à la science et à la littérature, à l'honnêteté de la vie et des mœurs, à tous les mérites et vertus qui vous recommandent, ... touchés par vos supplications, nous vous absolvons, etc. » Il semble bien difficile d'admettre qu'on eût loué en ces termes un homme qui se serait compromis à Rome par d'indécentes facéties comme celles dont nous avons fait mention plus haut. Rabelais était bien vu, fort considéré, et non sans influence dans la ville. Le voyageur Thevet raconte<sup>2</sup> qu'il fut chassé de la cour et du jardin d'un seigneur romain où il était entré pour examiner des antiquités, et qu'on faillit lui faire un mauvais parti en le traitant d'espion; mais que Rabelais intervint, renseigna le seigneur romain sur son compte, et que, de ce moment, il eut entrée et bon accueil partout.

Rabelais accompagna-t-il le cardinal du Bellay dans sa fuite de Rome et son retour précipité en France? On ne saurait dire s'il fut son compagnon de route, mais il n'est pas douteux qu'il s'en revint également et qu'il le rejoignit à Paris. C'est ici que se place une autre anecdote consacrée par la tradition et moins vraisemblable encore que celles que nous avons précédemment citées.

On raconte qu'arrivé à Lyon sans ressources, et ne pouvant continuer sa route, il s'avisait du stratagème suivant : à la porte de la ville par où il entra, il prit de méchants haillons de diverses couleurs, les mit dans une petite valise qu'il portait, et, ayant abordé une hôtellerie, il demanda à loger, une bonne chambre, disant à l'hôtesse qu'encre qu'elle le vit en mauvais état et à pied, il était homme à lui payer le meilleur écot qui fût jamais fait chez elle; il demanda une chambre écartée et quelque petit garçon qui sût lire et écrire, avec du pain et du vin. Cela étant fait, en l'absence du petit garçon, il fit plusieurs petits sachets de la cendre qu'il trouva dans la cheminée; et le petit garçon étant arrivé avec du papier et de l'encre, il lui fit faire plusieurs billets, en l'un desquels il y avait : *Poison pour faire mourir le roi*; en l'autre : *Poison pour faire mourir la reine*; au troisième : *Poison pour faire mourir le dauphin*; et ainsi des autres enfants de France. Il appliqua les billets sur chacun des sachets, et dit au petit garçon : « Mon enfant, gardez-vous bien de parler de cela à votre mère ni à personne, car il y va de votre vie et de la mienne; » puis il remit tout en sa valise, et demanda à dîner, qu'on lui apporta.

Pendant son dîner, l'enfant conte tout à sa mère, et elle, transie de peur, croit être obligée d'en avertir le prévôt de la ville. Le prévôt fait arrêter le conspirateur indiscret; il est conduit à Paris aux frais de l'État. Là il demande à être mené devant le roi, à qui il a d'étranges choses à révéler. Il est, en effet, présenté au roi, qui le reconnaît. Il raconte son histoire, vide et déguste les paquets de cendres; et tout se termine par les rires de l'assistance et de la cour. Cette aventure est certainement imaginaire. Ce n'est pas toutefois qu'il faille, comme Voltaire, se faire un argument de la mort du dauphin pour la rendre encore plus absurde et impossible. Le dauphin ne mourut que trois mois plus tard, le 10 août. Mais Rabelais n'en eût pas moins joué un trop gros jeu. Ce n'était pas une petite affaire que d'appeler sur soi un soupçon aussi

1. Volentesque alias apud nos de religionis zelo, litterarum scientia, vite ac morum honestate, aliisque probitatibus et virtutum meritis multipliciter commendatum, horum intuitu favore prosequi gratioso, hujusmodi tuis in hac parte supplicationibus incitatus, te... absolvimus. »

2. Dans sa *Cosmographie*, tome II, page 732.

grave. Rabelais n'aurait pas été conduit tout droit à Paris et traité magnifiquement en route, comme le prétend la légende. Il eût été jeté dans un cachot. Une instruction aurait eu lieu, et l'on aurait pu fort bien punir sérieusement cette mauvaise plaisanterie. Il faut ajouter que c'est à Lyon précisément qu'on n'aurait pas dû placer le lieu de cette prétendue mystification, car Rabelais y avait ses libraires qui, à cette époque, réimprimaient sans cesse *Gargantua* et *Pantagruel*; il y avait de nombreux amis; il n'eût pas été embarrassé de trouver de quoi continuer son voyage.

Il vint à Paris, où était le cardinal. L'orage que Rabelais avait pu voir s'annoncer à Rome éclata sur la France. Charles-Quint, avec cinquante mille hommes, passa la Sesia le 7 juin 1536, et le 25 juillet il franchit le Var et entra en Provence, proclamant hautement qu'il marchait droit sur Paris. On sait au prix de quels sacrifices l'inflexible Montmorency arrêta cette invasion : la destruction organisée au devant des ennemis; les moulins, les fours, les granges ruinés, les puits comblés ou corrompus par les grains qu'on y jetait, les villages et les villes non fortifiées abandonnés par leur population poussée dans les bois et dans les montagnes, enfin la Provence transformée en un vaste désert.

François 1<sup>er</sup> quitta Paris pour venir se mettre à la tête de son armée, postée à Valence et à Avignon. En même temps que l'invasion du Midi avait lieu, une autre attaque s'opérait par le Nord : le comte de Nassau prenait Guise, puis assiégeait Péronne, qui, enlevée, eût ouvert aux Impériaux la route de Paris. On n'était pas rassuré à Paris. Le cardinal du Bellay, par ordonnance du 21 juillet 1536, fut nommé lieutenant général du roi et chargé de la défense, non seulement de la capitale, mais de la Picardie et de la Champagne. Le cardinal fortifia Paris d'un rempart et de boulevards. Il y fit entrer des provisions : « Pour montrer l'uberté du pays où est assise ladite ville de Paris, dit Martin du Bellay, dès qu'il fut ordonné par ledit cardinal que, de six lieues à la ronde, chacun eût à amener ce qu'il lui seroit commode de vivres, et mesme de bleds le tiers de ce que chacun en avroit en sa grange ou grenier, il se trouva en huit jours dedans la ville vivres pour un an, pour le peuple qui lors y estoit et pour trente mille hommes de guerre davantage ». Le cardinal pourvut avec une égale promptitude à la conservation des autres villes.

Ces préparatifs furent heureusement inutiles. La grande armée impériale fondit par la famine et la dysenterie. En deux mois, elle était diminuée de vingt mille hommes. Charles-Quint repassa le Var le 25 septembre, humilié, épuisé. Le siège de Péronne avait été levé le 15 du même mois. La France était délivrée de la double invasion.

Il est probable que Rabelais resta à Paris la plus grande partie de ce temps-là, et ne quitta pas le cardinal dans le haut emploi où la confiance royale l'avait élevé. L'évêque de Paris était abbé de Saint-Maur-les-Fossés, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît. Rabelais, comme nous l'avons vu, avait obtenu par un bref du pape la permission d'entrer dans un monastère de cet ordre où l'on voudrait bien le recevoir, et sans nul doute, dès l'époque où il présentait sa supplique, il avait en vue cette abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, dont son protecteur était abbé. Il fut, à Rome même, agréé comme moine de Saint-Maur par le cardinal. Mais l'abbaye de Saint-Maur, à la sollicitation de Jean du Bellay, avait été érigée en collégiale par le souverain pontife; les moines de cette abbaye étaient devenus chanoines, et cela précisément dans l'intervalle de temps où Rabelais avait été agréé par le cardinal-abbé en compagnie duquel il était à Rome, mais



où il n'avait pas encore été reçu et admis comme moine, *nondum receptus in monachum*. Il l'était, il est vrai, au moment de l'exécution et de la fulmination de la bulle; il est vrai encore qu'étant à Rome il avait consenti, par procuration, à tout ce qui s'était fait et à tout ce qui se ferait par la suite pour la transformation susdite, qui ne pouvait avoir lieu que du consentement et sur la demande des intéressés. Malgré cela, la régularité de sa situation pouvait offrir matière à contestation. Rabelais, qui avait obtenu, par le bref du 17 janvier 1536, d'entrer ou de rentrer dans l'ordre de Saint-Benoît, se trouvait tout simplement devenir chanoine, ce qui n'était pas la même chose; s'il avait été reçu moine avant la bulle d'érection, personne n'aurait rien eu à dire; mais, comme il n'avait été reçu qu'après, on pouvait lui chercher chicane.

C'est pour ce motif, sans doute, qu'il ne figura point à l'installation des nouveaux chanoines, qui eut lieu le 17 août 1536. Mais il était déjà admis dans l'abbaye, « lieu, dit-il dans son épître au cardinal de Châtillon, ou, pour mieux et plus proprement parler, paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices, et tous honnêtes plaisirs d'agriculture et de vie rustique ». Vers cette époque sans doute, « tourmenté par des scrupules », il adressa au pape une nouvelle supplique<sup>1</sup> pour être rassuré tant vis-à-vis de sa conscience que vis-à-vis des contestations qu'on pourrait lui faire. Il demande que Sa Sainteté veuille bien lui maintenir et confirmer, avec son absolution, tous les effets du bref antérieur, comme s'il eût été reçu dans le monastère de Saint-Maur avant que la bulle d'érection eût été obtenue. On n'a point la réponse qui fut faite à cette nouvelle supplique. La présence de Rabelais à Paris est constante encore dans les premiers mois de l'année 1537. Étienne Dolet, poursuivi pour un meurtre qu'il avait commis à Lyon le 31 décembre 1536, vint à Paris solliciter sa grâce du roi; l'ayant obtenue, il réunit dans un festin les amis qu'il avait à Paris, et Rabelais fut de ce nombre avec Budée, Clément Marot, etc., « Rabelais, l'honneur de la médecine, qui peut rappeler les morts des portes du tombeau, et les rendre à la lumière »<sup>2</sup>.

Rabelais se rend ensuite à Montpellier, où, le 22 mai 1537, il est promu docteur sous la présidence d'Antoine Griffy, ainsi qu'il résulte de la mention faite par lui-même sur le registre des actes de la Faculté<sup>3</sup>; il avait quarante-sept ans. Il passa une partie de cette année en cette ville, où il fit, devant un nombreux auditoire, un cours sur les *Pronostics* d'Hippocrate<sup>4</sup>. Il y reçut, entre autres visiteurs, Jean de Boyssonné, professeur à l'Université de Toulouse, et Hubert Susanneau, à qui il donna les remèdes les plus salutaires en même temps que les plus sages conseils<sup>5</sup>.

1. Voyez plus loin ce document.

2. Vers de Dolet au cardinal de Tournon: *Cædis a se factæ et sui deinde exiliæ descriptio*:

Franciscus Rabelæsus, honos et gloria certa  
Artis Pœniæ, qui vel de limine Ditis  
Extinctos revocare potest et reddere luci.

3. Ego Franciscus Rabelæsus, diocesis Turonensis, suscepi gradum doctoratus sub R. Antonio Griffio in præclara medicinæ Facultate. Die 22 mensis maii anno Domini 1537. Rabelæsus.

4. On lit sur le registre des procureurs des écoliers sous l'année 1537: « D. Franciscus Rabelæsus, pro suo ordinario, elegit librum Prognosticorum Hippocratis quem græce interpretatus est. (Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*.) »

5. Voyez *Huberti Susanneæi poemata*. Paris, Colin, 1538.

L'année suivante, 1538, le nom de Rabelais se trouve encore sur le registre des procureurs des écoliers; il reçoit un écu d'or du doyen Jean Schyron pour avoir fait une leçon d'anatomie<sup>1</sup>.

Rabelais est un des premiers anatomistes qui aient fait des démonstrations publiques sur le cadavre. Il y a, dans le recueil des poésies latines de Dolet, imprimé à Lyon en 1538, l'épithaphe d'un pendu disséqué en présence d'une nombreuse assistance, par François Rabelais expliquant la structure du corps humain. C'est le pendu disséqué qui est censé avoir la parole et qui se félicite du spectacle instructif et honorable auquel il a servi. Il a servi, en effet, à démontrer combien l'auteur de toutes choses a composé et fabriqué artistement la machine humaine. Lui, qui était destiné à être le jouet des vents et la pâture des corbeaux, il est exposé dans un amphithéâtre, entouré d'une foule de personnages distingués; il est l'objet de l'attention générale, il est comblé d'honneurs et couvert de gloire. C'est un avantage que n'avait pas obtenu un de ses compagnons de potence, disséqué naguère par un médecin si obscur, si inintelligible, qu'il semblait froid et muet comme le cadavre même. On voit que ces démonstrations chirurgicales commençaient à être assez fréquentes, et que Rabelais fut un des médecins qui y prirent part avec le plus de succès. André Vesale, qui est considéré comme le révélateur de la science anatomique, avait à cette époque une vingtaine d'années et n'était qu'au début de ses études.

Il n'est guère vraisemblable que Rabelais soit resté fixé à Montpellier pendant ces deux années 1537-1538. Par tout ce qui précède, on a vu que c'est bien le moins sédentaire des hommes, le plus prompt aux voyages et aux changements de résidence. Aujourd'hui même que les moyens de locomotion sont infiniment plus faciles, une telle existence serait encore d'une mobilité singulière. Il est certain qu'il alla à Narbonne, à Castres, en d'autres villes du Midi. Il revint à Lyon, où il fit un nouveau séjour. Salmon Macrin, secrétaire du cardinal du Bellay, et versificateur latin qui avait quelque renom à cette époque, le dit positivement dans les vers qui font partie de son recueil d'odes<sup>2</sup> et qui sont adressés à François Rabelais de Chinon, « médecin très habile ». « Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude, dit-il, ont été témoins de tes cures merveilleuses, ainsi que l'opulente cité de Lyon où sont tes pénates et ta paisible résidence<sup>3</sup> ». Macrin est du petit nombre des contemporains qui ne se contentent pas de louer dans Rabelais la science encyclopédique et la parfaite connaissance des deux langués anciennes, mais qui lui reconnaissent aussi l'esprit salé, et les grâces attiques, *sales acutos et lepores atticos*.

Un document d'un tout autre caractère, qui semble se rapporter aux mêmes années et au séjour que Rabelais fit alors à Lyon, est une lettre du cardinal de Tournon au chancelier Antoine du Bourg. Il paraît que Rabelais avait conservé des relations à Rome et qu'il y faisait parvenir des nouvelles qui n'étaient pas du goût du cardinal: « Monsieur, écrivait le cardinal au chancelier, je vous envoie une lettre que Rabelezus escrivoit à Rome, par où vous verrez de quelles nouvelles il advertissoit un des plus mauvais paillardis qui soit à Rome. Je lui ai

1. Accepi prætoræ a D. Schronio aureum unum pro anatome quam interpretatus est D. Franciscus Rabelæsus. (Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*.)

2. Imprimé à Lyon, chez Sébastien Gryphe, 1537.

3. Et dite Lugdunum, penates  
Sunt tibi ubi placidæque sedes.